



La lettre de l'Abba[☆]

Ce premier numéro consacré aux arbres vous propose de découvrir un champ à la fois ancien et nouveau mais toujours prometteur, celui de la dendropoésie.

Les enfants des villes ne connaissent que **Le platane et le marronnier** car ils n'ont ni la voix ni la lyre d'Orphée (**Ovide, Les Métamorphoses**). Les enfants parlent aux arbres et les **Arbres** leur répondent (**Jacques Prévert**). Au cœur de la forêt urbaine, devenus grands, ils rêvent parfois d'une **Mise au vert**.

Bonne lecture ! Et si vous vibrez au son d'un arrangement floral entre **La Rose et l'Olivier** (**Camille Laïly**), ne vous étonnez pas d'entendre **Les séquoias** chanter (**Pomme**).



Le platane et le marronnier

Je ramasse encore les marrons. J'ai toujours eu une faim insatiable pour cette gourmandise à la robe chocolat. Que pouvait bien contenir ce petit œuf à la coquille acajou ? «Il ne se mange pas !» me disait-on... Mais qui parle de manger quand il suffit de dévorer des yeux ce petit bijou.

Je ramasse tous les marrons. Je voudrais n'en laisser aucun. Comme les cailloux de Poucet, ils tracent un chemin et me rassurent. Le marronnier sème sur les trottoirs ces coquillages du macadam ; et la marée des mains des enfants qui n'ont jamais vu la mer les emporte.

Je ramasserai toujours les marrons. Avec la même joie que l'orpailleur. Le marronnier, arbre roi au royaume des enfants, sûr de son filon, produit ces pépites pour se nourrir de leurs cris et leurs rires innocents.

Le platane est vert de jalousie lorsqu'il voit les poches des bambins se gonfler des bigarreaux de son camarade. Les bogues du platane ne sont que des leurres et ses efforts pour fructifier avec grâce sont vains ; cela le ronge, son tronc pèle et son écorce desséchée n'est alors que le signe de ce trouble psychosomatique. Mais dans sa lutte pour attirer les regards et l'affection, il a trouvé la parade : il pousse dans les cours des écoles, pour chaque automne fleurir les mains des enfants de ses grandes feuilles ocre, rouges et, voyez sa malice, marron.

F. Maurice



La Rose et l'Olivier



Les séquoias

Arbres

Jacques Prévert, *Histoires*, Gallimard, 1968.

À Georges Ribermont-Dessaignes

En argot les hommes appellent les oreilles les feuilles
c'est dire comme ils sentent que les arbres connaissent la musique
mais la langue verte des arbres est un argot bien plus ancien
Qui peut savoir ce qu'ils disent lorsqu'ils parlent des humains

Les arbres parlent arbre
comme les enfants parlent enfant



Quand un enfant de femme et d'homme
adresse la parole à un arbre
l'arbre répond
l'enfant entend
Plus tard l'enfant
parle arboriculture
avec ses maîtres et ses parents
Il n'entend plus la voix des arbres
il n'entend plus leur chanson dans le vent

Pourtant parfois une petite fille
pousse un cri de détresse
dans un square de ciment armé
d'herbe morne et de terre souillée
Est-ce... oh... est-ce
la tristesse d'être abandonnée
qui me fait crier au secours
ou la crainte que vous m'oubliez
arbres de ma jeunesse
ma jeunesse pour de vrai
Dans l'oasis du souvenir
une source vient de jaillir
est-ce pour me faire pleurer
J'étais si heureuse dans la foule
la foule verte de la forêt
avec la crainte de me perdre
et la crainte de me retrouver

N'oubliez pas votre petite amie
arbres de ma forêt.



Mise au vert



Dimanche 25 septembre, forêt de Rambouillet, 15 heures, j'ai embrassé un arbre. Je ne l'avais pas prémédité. En quittant la RN 10 et en marchant plus avant dans la forêt, je fus d'abord surpris par la densité, moi qui rêvais d'espace, voilà que je me retrouvais noyé dans une masse arborée et anonyme. Cette multitude semblait renvoyer l'écho du brouhaha de la ville. Puis je l'entendis. Le silence. D'une fine lame, il coupa net la fureur et la rumeur. Dans ce désert sonore, je compris pourtant que je n'étais pas seul, j'étreignis le premier inconnu et je posai mes lèvres sur son tronc nu.

Une vive émotion martela ma poitrine, un roulement de tambour si fort qu'il ne pouvait être que le fruit de deux cœurs en canon.

Lundi 26 septembre, métro Louis Blanc, 7 heures, de retour dans la vie urbaine. Je suis un autre homme. Dans cette forêt humaine, je sais l'amour qui se cache derrière l'écorce de mes prochains. Aussitôt assis dans la rame, je frémis au parfum fleuri d'une brune plantureuse, il n'en fallait pas plus pour que monte la fièvre, dans une poussée de sève je m'élance à branches raccourcies. Je baise le front d'une jeune fougère, je serre dans mes bras deux pins enlacés, je me pique à la joue d'un conifère renfrogné et je me brûle les lèvres sur une ortie sidérée.

6h30, mardi 27 septembre, commissariat du 1^{er} arrondissement, en garde à vue. Je souris de cette méprise. J'essaie de convaincre l'inspecteur des effets secondaires de ma phytophilie. Ce grand gaillard, un chêne aux mains larges comme des feuilles de platane, me jette un regard torve derrière les boucles de ses cheveux en lierre. Je réfrène mes ardeurs, il appartient sûrement à la famille des cactées... À embrasser avec modération.

À suivre....

F. Maurice



Un texte fondateur de la dendropoésie

Ovide, *Les Métamorphoses*, Livre X, Trad. G.T Lafaye. Orphée et Eurydice (X, 1-85)

Une colline à son sommet se terminait en plaine. Elle était couverte d'un gazon toujours vert ; mais c'était un lieu sans ombre. Dès que le chantre immortel, fils des dieux, s'y fut assis, et qu'il eut agité les cordes de sa lyre, l'ombre vint d'elle-même. Attirés par la voix d'Orphée, les arbres accoururent ; on y vit soudain le chêne de Chaonie, le peuplier célèbre par les pleurs des Héliades, le hêtre dont le haut feuillage est balancé dans les airs, le tilleul à l'ombrage frais, le coudrier noueux, le chaste laurier, le noisetier fragile ; on y vit le frêne qui sert à façonner les lances des combats, le sapin qui n'a point de nœuds, l'yeuse courbée sous ses fruits, le platane dont l'ombre est chère aux amants, l'érable marqué de diverses couleurs, le saule qui se plaît sur le bord des fontaines, l'aquatique lotos, le buis dont la verdure brave les hivers, la bruyère légère, le myrte à deux couleurs, le figuier aux fruits savoureux. Vous accourûtes aussi, lierres aux bras flexibles, et avec vous parurent le pampre amoureux et le robuste ormeau qu'embrasse la vigne. La lyre attire enfin l'arbre d'où la poix découle, l'arbousier aux fruits rouges, le palmier dont la feuille est le prix du vainqueur, et le pin aux branches hérissées, à la courte chevelure ; le pin cher à Cybèle, depuis qu'Attis, prêtre de ses autels, dans le tronc de cet arbre fut par elle enfermé.



Qui sommes-nous ?

L'Abba, qui se cache derrière cet acronyme ?

- Notre association réunit des amoureux des plantes, des arbres, des animaux et des mots. Dissipons alors d'abord tout malentendu, l'association n'a aucun lien avec le groupe suédois du même nom, bien que l'un de ses quatre chanteurs, Benny Andersson, ait dans sa dixième année constitué un herbier qui faisait la fierté de sa mère.
- Si le cœur de l'Abba est sans aucun doute la botanique, le caractère fluctuant du sens de son acronyme atteste d'une lutte amicale mais bien réelle entre les courants qui animent notre association. Les Botanistes Baudelairiens Alpestres cultivent non sans mal la beauté sur un lit de laideur, quand les Botanistes Béats et Ataraxiques, ignorant le terreau, ne voient que la couleur des fleurs. Largement minoritaires dans une organisation qui se veut apolitique, les Bonapartistes Butineurs et Animaliers sont intarissables sur l'aigle royal et la violette. Quant aux Bouddhistes du Bhoutan et de l'Anatolie, la barrière de la langue nous a jusqu'à présent empêchés de leur faire comprendre qu'ils se trompaient systématiquement de salle de réunion.
- Notre acronyme est donc le fruit de joutes verbales au langage parfois trop fleuri. Que ressort-il de cette biosynthèse ? Restons-en au b.a.-ba, laissons faire la sélection naturelle ! Voici le résultat non définitif de cette mue littéraire :

L'Abba,
*L'Association des Botanistes
Badins et Acribologues.*

